

* * *

Ce matin encore, Madame avait risqué une suprême démarche mais, en femme avisée, avait diminué ses prétentions. Elle se contentait maintenant d'un service à thé japonais, un tête-à-tête à porcelaine si fine qu'elle en était diaphane. Dans la vitrine inondée de lumière, où elle l'a tant admiré la veille, les chrysanthèmes qui le décoraient lui avaient paru si beaux, que leurs teintes jaunes se confondaient avec les reflets des lignes d'or. "Je l'aurai" s'était-elle dit, et comme il garnira bien la petite table de mon boudoir. "C'est pour toi, mon chéri, que je veux faire cette emplette", avait-elle dit, câline, à son mari. Et Achille Malvyssé avait encore refusé, en prononçant un "non" si catégorique, que Madame faillit tomber en catalepsie.

* * *

Et maintenant, Madame est là, dans son fauteuil, accablée sous le poids de la contradiction désabusée, lasse de la vie, monologuant, éructant sa bile, se demandant quelles économies Achille va encore lui imposer : "Alors, c'est ça la vie... sortir sans faire les achats qu'il me plaît... être obligée maintenant de faire teindre mes robes... quelle pitié... de les faire raccommoder... si ce n'est pas ridicule... et quel mauvais calcul... comme s'il n'était pas plus simple et plus économique d'en acheter une neuve... non les hommes n'entendent rien aux économies... des économies... des économies... mais mon pauvre Achille, va donc pieds nus... cela t'évitera d'user tes souliers... avec tes économies, je ne pourrai bientôt plus recevoir personne... ni donner de soirée... pas la peine de te gêner... retranche... supprime... c'est cela, plus de thé... plus de wiesbaden... plus de confitures... le sucre aussi inutile... mets-moi au régime des lentilles et des pois-chiches... non, mon pauvre Achille, tu me fais pitié, tu perds la tête... autant aller vivre dans un couvent... et c'était vraiment pas la peine de te démener si fort pour les supprimer... Où allons nous, grand Dieu !...

* * *

Madame en est là de ses imprécations, quand Pétronille, sa domestique, annonce la visite de Mme Ducaquet, qui entre, un journal à la main.

Mme Malvyssé, qui s'est recomposé le visage, lui demande, gracieuse :

—Quelles sont les nouvelles, ma chère voisine ?

—C'est l'édition du soir qui vient de paraître; je ne l'ai pas encore lue; et d'ailleurs on annonce rien de sensationnel.

Mme Malvyssé dédaigneuse: Les alliés ne font rien.

—Ni les Boches non plus, répond Mme Ducaquet.

—Cependant, on parle d'économies.

—Oui, et on prête au gouvernement l'intention d'imposer, par semaine, deux jours sans viande.